

## 29 avril 1972 : « Adieu mes amis, Adieu mes frères !... »

@rib News, 29/04/200929 AVRIL 1972Â : Â«Â ADIEU MES AMIS, ADIEU MES FRERESÂ !...Â Â»De Nils Gasarara â€“ Correspondance particuliÃƒreEn ce week-end de fin avril 1972, une sanglante jacquerie Â©clata depuis le sud du Burundi. Le rÃ©gime de Michel Micombero dÃ©clencha une brutale rÃ©pression. Ce fut le premier massacre dâ€™ampleur de lâ€™Afrique indÃ©pendante. Â«Â Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de lâ€™ignorance, et la bonne volontÃ© peut faire autant de dÃ©gÃ¢ts que la mÃ©chancetÃ©, si elle nâ€™est pas Â©clairÃ©e. Les hommes sont plutÃ¢t bons que mauvais, et en ce nâ€™est pas la question. Mais ils ignorent plus ou moins, et câ€™est ce quâ€™on appelle vertu ou vice, le vice le plus dÃ©pÃ©tant celui de lâ€™ignorance qui croit tout savoir et qui sâ€™autorise alors Ãƒ tuer. Lâ€™meurtrier est aveugle et il n’y a aucune vraie bontÃ© ni de bel amour sans toute la clairvoyance possible.Â Â» (Albert Camus, La Peste)Les chefs dâ€™Etat de lâ€™E.A.C. African Community (EAC), organisation qui regroupe le Kenya, lâ€™Ouganda, la Tanzanie, le Rwanda et le Burundi, tiennent, en toute vraisemblance, leur dixiÃ©me Sommet ce 29 avril 2009. Y aura-t-il une pensÃ©e pour les victimes de la folie meurtriÃ©re du prÃ©sident Michel Micombero, en avril â€“ mai 1972Â ? Ces massacres et ceux qui allaient suivre, pour autant â€“plaise Ãƒ DieuÂ !- que la liste macabre soit close, ont durablement compliquÃ© les relations entre les pays de la CommunautÃ©. Trois exemples.

PremiÃ©rement, pour Â©chapper Ãƒ la machine infernale, les diffÃ©rentes vagues de rÃ©fugiÃ©s prirent en prÃ©dilection ces pays. La haine entre le Burundais Michel Micombero et le Rwandais GrÃ©goire Kayibanda, ainsi que les Â©ditoriaux enragÃ©s du griot Maceri sur les ondes de la radiodiffusion nationale, en 1972, ont failli provoquer le pire entre les deux pays et les peuples dont la fraternitÃ© (faux jumeaux) et lâ€™histoire en vases communicants sont un vrai cas dâ€™Ã©cole. DeuxiÃ©mement, Mwanza (Tanzanie), peu avant la chute de Sylvestre Ntibantunganya (juillet 1996), Julius K. Nyerere â€“aujourdâ€™hui en voie de canonisation- a rÃ©citÃ©, en guise de tÃ©moignage, les griefs quâ€™il Â©mit en 1972 Ãƒ lâ€™encontre de Michel Micombero. Les massacres ou subir, comme son ami Idi Amin Dada de lâ€™Ouganda, lâ€™envoi de troupes tanzaniennes pour le faire. Lâ€™ancien prÃ©sident recevait alors la classe politique burundaise pour la convaincre dâ€™accepter une aide armÃ©e. La dÃ©mission de Nduwayo (Premier ministre) et du colonel Daradangwe (reprÃ©sentant lâ€™Etat-major de lâ€™armÃ©e) provoqua le coup dâ€™Ã©tat de juillet 1996 et, par ricochet, le blocus Â©conomique dont les Burundais non amnÃ©stiques se souviennent encore. TroisiÃ©mement, le roi Ntare V (Charles Ndizeye), fut livrÃ© par Idi Amin Dada et enlevÃ© par ArthÃ©mon Simbananiye, homme lige de Michel Micombero et exÃ©cuteur des basses besognes du rÃ©gime. Charles Ndizeye fut faussement mÃ©diÃ© de lâ€™imbroglio de 1972. Il fut abattu Ãƒ Gitega, au centre du Burundi, et jetÃ© dans la brousse, connaissant par-lÃƒ un sort infÃ©rieur Ãƒ celui dâ€™un vulgaire chien. Le mal fait Ãƒ ce chef dâ€™Etat, Ãƒ son pÃ©re et prÃ©dÃ©cesseur Ãƒ Burundi, le roi Mwambutsa IV Bangiricenge (dont les restes gisent Ãƒ lâ€™Ã©tranger), lâ€™ingratitude des autoritÃ©s Ãƒ lâ€™famille Ãƒ qui rien nâ€™est reprochÃ©, etc., sont probablement sans Â©quivalent dans les pays ci haut citÃ©s. Les Â«Â nobles bagaboÂ Â»A cÃ¢tÃ© de lâ€™UniversitÃ© officielle de Bujumbura (UOB) et des autres Â©tablissements dâ€™enseignement supÃ©rieur, les massacres de 1972 ont ravagÃ© et saignÃ©, au propre comme au figurÃ©, les Â©coles secondaires du Burundi. Sauf erreur, le LycÃ©e ClartÃ© Notre â€“ Dame (filles) et le Petit SÃ©minaire Notre â€“ Dame de Fatima (garÃ§ons), sis Ãƒ Bujumbura, firent exception. Quant aux parents des Â©lÃ©ves, du ministre au manant, ils pÃ©rirent souvent dans les fosses communes qui jonchaient les vertes collines du Burundi. MassacrÃ©s avec les moyens de lâ€™Etat par des agents de lâ€™Etat et du parti unique. Contrairement Ãƒ une opinion couramment admise, la veuve et lâ€™orphelin nâ€™Ã©taient pas Â©pargnÃ©s. Ni Diallo Telli Ãƒ (ancÃ©tre de lâ€™UA), ni Kurt Waldheim Ãƒ lâ€™ONU, ni Paul VI au Vatican, ne purent ramener Michel Micombero Ãƒ la raison. Â©lÃ©ves et Â©tudiants, broyÃ©s en 1972, Â©taient les plus forts de leur gÃ©nÃ©ration. Autant dans les salles de classe que sur les terrains de sport. Ils brillaient de mille feux en athlÃ©tisme, au football, au basket-ball, dans les arts, etc. Le fameux CollÃ©ge du Saint â€“Esprit estâ€™un cas dâ€™Ã©cole. En matiÃ©re de thÃ©Ã©tre, il se joua Â«Â Lâ€™Esprit de MwangaÂ Â» nulle autre pareille, peu avant 1972. Des jeunes gens y tenaient le rÃ©le de Â«Â nobles bagaboÂ Â», hommes dignes, honnÃ©tes, sages et intÃ©gres, socles et garants de la concorde nationale. Citons, parmi eux, Jeanâ€“Baptiste Magera, FranÃ§ois Ryonzi, Dismas Nzoronkaâ€“AprÃ©s les Â«Â vacancesÂ Â» de PÃ©ques 1972, nous ne les revÃ©mes plus. Certains, bacheliers en juillet 1971, sâ€™Ã©taient inscrits Ãƒ lâ€™UOB. Les expatriÃ©s qui y dispensaient des cours, dans la FacultÃ© de Sciences Economiques en particulier, parlent aujourdâ€™hui encore de cette tragÃ©die comme si elle sâ€™Ã©tait produite hier. JustesNous avons souvenance de deux personnalitÃ©s hors du commun Ãƒ lâ€™image du docteur Bernard Rieux. Â«Â Selon la dÃ©claration dâ€™un cÃ©lÃ©bre honnÃ©te, il a pris dÃ©libÃ©rÃ©ment le parti de la victime et a voulu rejoindre les hommes, ses concitoyens, dans seules certitudes quâ€™ils aient en commun, et qui sont lâ€™amour, la souffrance et lâ€™exil. Câ€™est ainsi quâ€™il nâ€™a jamais eu dâ€™angoisses de ses concitoyens quâ€™il nâ€™ait partagÃ©e, aucune situation qui nâ€™ait Â©tÃ© aussi la sienne.Â» (Albert Camus, La Peste)Dâ€™abord, LÃ©opold Ngaruko. Haut de taille, fine silhouette noire, tirÃ© Ãƒ quatre Â©pingles, costumeâ€“cravate de lundimanche, on le disait Ãƒ lâ€™abri du besoin. A cÃ¢tÃ© de son domaine Ãƒ la campagne oÃ¹ il rÃ©sidait le plus clair de son temps, possÃ©dait des biens Ãƒ Bujumbura. Ce catholique pratiquant ne manquait quasiment jamais la grand-messe dominicale de sa paroisse, Buhonga. Il y venait souvent en famille, au volant de sa voiture Mercedes noire. Il fut longtemps administrateur de la commune de Kanyosha, dont les bureaux Â©taient Ãƒ Musaga. PrÃ©sident de la puissante ACB (Association des commerÃ§ants Burundi), membre influent du parti Uprona et rÃ©putÃ© proche du prince Louis Rwagasore, il connut une chute brutale et injuste dÃ©s la prise du pouvoir par la force du colonel Jeanâ€“Baptiste Bagaza (1er novembre 1976), tombeur de Michel Micombero. TrÃ©s Â©coutÃ© de ce dernier, il le convainquit de ne pas dÃ©pÃ©cher des militaires dans sa commune, en 1972. Il assura lui-mÃ©me le contrÃ©le et lâ€™encadrement de la population. Sâ€™appuyant sur les bashingantahe, hommes rÃ©putÃ©s loyaux et intÃ©gres, LÃ©opold Ngaruko assura la concorde durant la tempÃ©te. Ne pÃ©rirent que ceux de Kanyosha qui travaillaient Ãƒ Bujumbura et qui y furent bloquÃ©s. TraÃ©nÃ© dans la gadoue par la presse Â©tatique de Bagaza, blessÃ© dans son honneur, il ne tarda pas Ãƒ mourir. En 1974, il avait organisÃ© sur les hauteurs de Bujumbura de fastueuses cÃ©rÃ©monies dâ€™investiture des nobles bagabo qui lâ€™avaient aidÃ© Ãƒ sauver sa commune dâ€™(ikiza). Ensuite, Pierre Nkanira. Par son engagement citoyen et sans faille en 1972, la prise de position publique de cet universitaire, durant les Â©vÃ©nements dits de Ntegaâ€“Marangara (aoÃ»t 1988) nâ€™en prend que plus de teneurâ€“ Cette s

anné-e-1991, un jour avant le 29 avril, la tombée de la nuit, un étranger est découvert par hasard par des militaires dans un coin d'une aile du rez-de-chaussée d'un dortoir. Trapu, ne parlant ni le français, ni le kirundi, mais sachant un mauvais swahili, cet homme singulier, manifestement drogué, est tout sauf un Burundais. Le Petit Séminaire Notre-Dame de Fatima, sis à Kanyosha, dans la capitale, et dont l'abbé Pierre Nkanira est le digne recteur, bruit alors toutes les rumeurs. L'étranger est frappé mort par des élèves d'ailleurs en savoir davantage sur l'objet mystérieuse visite en ces lieux. Ce meurtre arrive, puisque, dès le lendemain l'attaque à l'arme blanche des rebelles, venus du sud du pays, est avérée. La cohorte de malheurs est manifeste. L'administrateur communal de Kabezi tombe parmi les premières victimes, tandis que les rescapés ensanglantés trouvent refuge au Séminaire. Pierre Nkanira fait retirer illico du réfectoire le poste radio qui diffuse les nouvelles nationales à l'heure des repas. Quotidiennement, lui-même donne l'information à ses élèves. Il ne cache rien. L'enlèvement, par des militaires de l'abbé Gabriel Ngeza, éminent érudit qui enseignait le kirundi en particulier, est annoncé. L'on pouvait poser questions ; d'où celle-ci, toute naïve : « Des soldats peuvent-ils arrêter un prêtre sans l'accord de l'évêque de Bujumbura ? » En commençant par les chefs de classe, le doyen de l'école et son adjoint, Pierre Nkanira donne des consignes strictes à tenir et reste vigilant. Quatre élèves de quatrième, rancuniers, sont exclus du Séminaire, après enquête menée selon les règles de l'art. Ce sont G.M., J.-B.N., P.B. et D.B. Des écoles publiques du pays les renrennent. A cette heure, le dernier nommé, économiste de son état, vit au Canada. Les trois autres sont décédés, rongés par la maladie. Le premier, diplômé en droit, a travaillé dans une riche société de la capitale ; le deuxième mourut lieutenant-colonel ; le troisième, ingénieur de talent, presta dans l'ex-Zaire et rendit l'âme en Afrique du Sud des suites d'un accident de travail. Pierre Nkanira est assurément un visionnaire. Sous sa houlette, Adrien Sibomana, futur Premier ministre (19 octobre 1988 à 10 juillet 1993), grand joueur de basket-ball devant l'éternel, accéda à cette époque à un poste prestigieux de doyen du Petit Séminaire. Le Burundi a toujours besoin de ce noble mugabo de 56 ans. Sous Pierre Nkanira, Sésé Mfatiyama composa, puis joua dans les grandes écoles du pays à « Semasunzu yashyamba », une tragédie profondément autobiographique dont la renommée conquiert les frontières nationales. Pierre Nkanira a travaillé de concert avec ses collaborateurs, en particulier le prêtre Charles Rusagabano (aujourd'hui évêque), ainsi que les enseignants expatriés. Sur la route de Rumonge, l'on pouvait observer depuis les salles de classe de l'école, de jour, des « assaillants » battus et mort par des militaires gouvernementaux. Excédé par l'italien Bianchi, qui enseignait le latin, laissa tout tomber et rentra chez lui... En 1998, Elie Bakiza, professeur de lettres françaises à l'Université du Burundi, a confirmé : « Durant la nuit, cette année-1991, lorsque les autres dormaient, nous avons monté la garde, en veillant dans la cour. Des militaires venaient nous exciter, en nous demandant ce que nous commencerions, puisque les autres étaient en ébullition. » Nous ne nous souvenons pas si Bakiza mourut peu après d'un palu mal soigné à la Clinique hospitalo-universitaire de Kamenge (CHUK)... Salut Alexis ! Nombreux sont les rescapés de 1972 qui ont été occis lors des crises qui suivirent. Nous évoquons la mémoire de cinq d'entre eux. Ils sont partis au printemps de leur vie ; personne n'avait plus de quarante-cinq ans. (1) Hermès Runambi. Sa fuite vers le Rwanda, avec un ami d'enfance de Gitega, P.N., fut contrariée par des JRR (jeunesse révolutionnaire Rwagasore) qui accumaient le pays par monts et vallées. Il devint plus tard administrateur communal de Mutimbuzi, dans Bujumbura rural. A la faveur du multipartisme, dans les années 90, il adhéra au PRP (parti royaliste parlementaire, à l'origine) de Mathias Hitimana, dont il devint vite le secrétaire général. Après un tour dans une entreprise de transport lacustre d'un riche homme d'affaires, il se rendit chez lui gérer une commune de la province de Gitega. C'est là que des malfrats le chopèrent dans un minibus pour lui ôter la vie. Le jovial Runambi croquait la vie à pleines dents. Que la terre des ancêtres lui soit légère ! (2) Alexis Hatungimana, dit Bucucu, fut un football de talent. Peut-être le plus brillant de sa génération. Son salut vint-il de là ? Il était, en avril 1972, à l'Athlète de Bujumbura. Il fut évêque de la mort. Diplômé d'histoire, enseignant, directeur de l'Ecole technique des métiers de Gihanga, directeur de cabinet du ministre de la Santé publique. Notre dernière poignée de mains remonte en 1994, à la Meridian Bank, peu avant sa dissolution. De retour de Kamenge pour d'instantes raisons familiales, ce natif de Bujumbura rentra calmement chez lui à Mutanga sud. Ce week-end là, Alexis Hatungimana fut haché par une position armée au lieu dit « la gare du Nord ». On ne retrouva jamais son corps qui aurait été jeté dans la rivière Rusizi. Le sens de l'amitié d'Alexis était évident. Antoine Muhitira. Ce natif de Gatumba se retira, en 1972, à Uvira voisin (ex-Zaire), interrompant ainsi ses études à Kanyosha. Enseignant, puis chef de la zone Gatumba, il s'engagea dans l'opposition démocratique. Pendant la fameuse nuit de novembre 1991, Muhitira ne réapparut plus. Avec lui disparurent une dizaine de personnes, dont le docteur Sodibu. Une enquête fut diligentée. Le commandant N., chef de la brigade de gendarmerie de Gatumba, fut mis aux arrêts sur ordre du président de la République. Une première dans l'histoire du Burundi. Le commandant N. avait-il agi seul ? A-t-il payé pour d'autres ? Mystère ! Il a bénéficié de l'amnistie du président Melchior Ndadaye avant l'exécution de ce dernier par des militaires, crime demeuré impuni ce jour malgré les faux-semblants. Coéquipier d'Antoine Muhitira, d'autres commerçants, dont le vénérable Nzirukanyo et ses amis conduits sans retour au camp militaire de la place, étaient abattus à Muzinda. (4) Trence Ndayakire. Il interrompt brutalement ses études au Collège du Saint-Esprit où les premières suites sont débordées par les violences menées contre une partie des élèves. Après un bref séjour en parenthèse comme enseignant du primaire, il les poursuit à l'INTA, ancêtre de l'ESTA. Il rejoint l'IPD (Institut pour le développement), sis à Douala (Cameroun). Haut cadre des sociétés et entreprises RTNB, Camofi, Hydrobur, Ecodi et Brarudi. Cet ami du président Cyprien Ntaryamira, montra à votre serviteur, un certain soir de 1989, Melchior Ndadaye, avec ces mots « alors énigmatiques, mais prémonitoires- chuchotés à l'oreille : « Cet homme ira loin. » Trence Ndayakire fut le dernier Hutu à être abattu de coups de feu avant le coup d'Etat de juillet 1996. Ce crime fut perpétré de sang-froid, sur le coup de douze heures, à l'Ecole Michel-«Archange», sise à un jet de pierre de la Mairie de Bujumbura. (5) P.N. En lieu et place de l'UOB, ce brillant bachelier fut conduit par les « événements » à enseigner le dessin et la musique à Bukeye. Plus tard, pour l'art du journalisme, il fréquenta l'INA (Paris) et l'Ecole internationale de Bordeaux. Responsable de la médiathèque à la RTNB, élu du peuple en 1993, directeur de publication de l'Aube de la

démocratie. L'assassinat des présidents Melchior Ndadaye et Cyprien Ntaryamira resta comme un os au travers de la gorge de P.N. Selon les normes du CIRC, il fut porté disparu en 1998, dans une caserne militaire, à Makamba. Aimant paraphraser le Mahatma Gandhi, ce disciple de Mercure disait souvent qu'ils n'auraient jamais son obéissance. « Est donc ta victoire ? », s'interrogent les Saintes Ecritures !... Tous eurent pas le destin exceptionnel de Jean Ntagwarara, qui, en 1972, eut la chance d'un pendu. Détenu parmi une dizaine d'autres malheureux attendant l'exécution, il vit surgir monseigneur André Makarakiza qui le tira des griffes de la grande faucheuse. Sa foi chrétienne se raffermi davantage : « Dieu, pourquoi moi ? » Nous souhaitons à l'évêque de Bubanza de vivre aussi longtemps.

Melchior dechâta de journaux et revues, tels Remarques africaines, Le Soir, le Monde, Jeune Afrique et Africa International, qui, en son temps, ont publié des papiers sur le sujet, le lecteur intéressé suivra avec un intérêt certain cette bibliographie sélective d'auteurs burundais et étrangers : Patrick Sabatier, René Lemarchand, Filip Reyntjens, Jean-Pierre Chrétien, Boniface Kiraranganya, Marc Manirakiza, Raphaël Ntibazonkiza, Augustin Nsanzu, Sylvestre Ntibantunganya, Laurent Kavakure. Tous comptes faits. Ces quelques lignes constituent un témoignage. Si, en disparaissant, les notes ont pu résister aux aléas et périgrinations de la vie, la mémoire, elle, demeure solide. Toute affirmation relative de l'intime conviction. L'on peut retrancher, remodeler, contribuer ; mais pas polémique. Sinon, la relation de cette tragédie et de ses funestes conséquences aurait raté son but. En cette matière, toujours d'admettre le vieux dicton chinois qui veut que « lorsque le sage montre la lune, l'idiot regarde le doigt. » Secundo. Peut-on inventer une roue, en ce siècle, en repoussant la triptyque Vritâ « Justice » « Réconciliation aux calendes grecques. Cette dernière peut-elle ignorer les victimes et la réparation ? Rime-t-elle avec l'oubli, l'amnésie ? Est-il conforme aux enseignements anciens (et de la civilisation) de balayer d'un revers de la main le devoir de mémoire ? Ces questions restent posées. Tant et si bien que, comme affirme Alain Genestar, « l'histoire marque la mémoire des peuples d'un fer rouge. Et toi, lecteur inconnu, mon ami, mon frère, que nous nous trouvons dans le vaste monde, à défaut de faire sonner les cloches des églises, si midi sonne à nos montres, le 29 avril, observons une minute de silence. Chaque année que Dieu fait. En hommage aux innocentes victimes, connues et inconnues, de la folie meurtrière des hommes qui s'est abattue sur le Burundi, depuis le funeste 13 octobre 1961, -y compris Ernest Manirumva-. Mission impossible ? Quarto. « Adieu mes amis, adieu mes frères ! Car si j'ai gravé vos noms dans ma mémoire, vous êtes pour moi à jamais disparus ». Lorsque, jeunes, nous reprenions cette rengaine de l'inévitabile Nana Mouskouri, nous étions loin de penser que la fatalité allait si rapidement rattraper la vie.